

Françoise Demougin¹

Interculturel et transculturel : quand la littérature pour la jeunesse tombe dans le double piège de Narcisse et de l'autruche

ABSTRACT

La littérature de jeunesse aujourd'hui tend à enfermer de plus en plus l'enfant dans son *être actuel* sans lui permettre de construire, par la force et la résistance des mots et des images, du *mémorable* dans son expérience de lecture. Elle lui renvoie sa propre image sans lui permettre de s'ouvrir à l'autre et d'avoir accès à la dimension éthique de la *transculturalité*. Il est, de fait, convié à éviter l'expérience de l'autre. L'interculturel, si souvent convoqué – et à juste titre –, devient paradoxalement un lieu d'évitement par des textes édifiants qui obèrent toute pensée de la complexité et lissent le réel au point d'en oublier les aspérités.

Un exemple de ce double piège est l'évolution de la représentation romanesque, et stéréotypée, de la gitane dans la littérature de jeunesse. L'analyse d'un corpus précis montre que le lecteur, à qui on dénie dès le départ toute intelligence et toute faculté de *discernement*, est privé de toute démarche *transculturelle*.

MOTS-CLÉS : littérature de jeunesse, transculturalité, expérience de lecture, complexité

Children's literature today leaves young readers in their « present being » without allowing them to build « memorable » by the experience of reading, by the use of the strength and resistance of words and pictures. Children's literature ends up returning to the child the only image he has of himself without allowing him to open himself to the other persons and their strangeness, without giving him access to the ethical dimension of *transculturality*. He is indeed invited to avoid the experience of the other. Intercultural environment, so often cited, and rightly so, paradoxically likes children's literature to avoid it because of edifying texts that obviate thinking about complexity and uncertainty and smoothe reality to the point of overlooking asperities.

An example of this double trap is the evolution of the gypsy character in children's literature. After analyzing a specific corpus, we will see that the young reader, because children's literature has no confidence in his intelligence and his ability to discern, is denied any transcultural approach.

KEYWORDS : children's literature, reading experience, transculturalism, thinking about complexity

¹ Université Paul Valéry-Montpellier. E-mail : <fdemougin@hotmail.com>.

La littérature pour la jeunesse aujourd'hui, et l'auteur pour la jeunesse avec elle, veulent séduire leur lecteur, poussés en cela aussi par les éditeurs. Rien de répréhensible bien évidemment à cela, rien de bien nouveau non plus. Sauf que les stratégies de séduction ont évolué : l'écriture à destination du jeune public (enfant comme pré-adolescent et adolescent, voire jeune adulte) se fait de plus en plus caméléon au sens où elle adopte, où elle mime la parlure de celui auquel elle s'adresse et où elle restreint son imaginaire. Si, depuis son apparition, et en particulier son essor au XIX^{ème} siècle, la littérature pour la jeunesse a connu le danger d'un voisinage avec des « objets » ludo-éducatifs, elle court aujourd'hui le risque de faire diversion pour son lecteur, en d'autres termes de le mener à une pseudo-évasion du quotidien qui correspond en réalité à un évitement.

Mimer la parlure et restreindre l'imaginaire, cela veut dire couler le lecteur dans le moule de ce qui est identique à lui, risquer de tomber dans ce que nous appellerons le piège de Narcisse : à force de vouloir séduire l'enfant, on le laisse tout entier dans son être actuel, dans une contemplation vaine de soi, sans le laisser construire du mémorable – en d'autres termes des éléments auxquels arrimer sa pensée dans l'expérience de lecture et dans l'ordre symbolique et langagier par la force et la résistance des mots et des images –, notamment à travers des stéréotypes – que l'on définira ici comme des schèmes interprétatifs – qui ont besoin d'être construits pour mieux ensuite être dépassés. La littérature pour la jeunesse, par l'écriture qu'elle choisit souvent² aujourd'hui – sorte d'écriture blanche qui s'efforce d'aligner sa langue sur la langue de tous les jours et qui, pour ce faire, recourt quasi systématiquement au présent de l'indicatif et à la première personne –, par les sujets qu'elle traite – qui assimilent le plus souvent le texte au témoignage social militant ou à la parodie –, par l'empathie³ première qu'elle vise, renvoie à l'enfant l'image de lui-même sans lui permettre de s'ouvrir à l'autre et à son étrangeté, radicale ou non, sans lui donner accès à la dimension éthique de la transculturalité⁴. Voilà un miroir dangereux dans lequel le jeune lecteur ne fait que se retrouver, et retrouver son monde. Au lieu de lui permettre, par des textes irréductibles à soi et à sa vanité, d'être soi avec les autres et d'être autre avec soi, la littérature pour la jeunesse tend de plus en plus au jeune lecteur le miroir trouble de sa propre apparence.

² Il va de soi que mon propos généralise, et qu'il existe des contre-exemples à mon analyse.

³ Empathie qui va au-delà de ce qui conduit émotionnellement à l'identification.

⁴ Nous prenons ce terme au sens de « mobilité intellectuelle » qui met en valeur le questionnement individuel par l'expérience.

Au lieu de se trouver, ce dernier est finalement souvent convié à ne retrouver que son semblable et l'interculturel convoqué par une littérature qui veut s'ouvrir au monde devient de fait le prétexte, ou pré-texte, d'une littérature qui obère toute pensée de la complexité. Ainsi apparaît le deuxième piège, celui de l'autruche, lissant le réel au point d'en oublier les aspérités qui le structurent. Réaliste, la littérature pour la jeunesse voudrait l'être – au deux sens du terme, littéraire et trivial – mais elle se perd dans sa quête d'un lecteur dont elle présuppose la faiblesse.

Un exemple de ce double piège, qui nous semble éclairant, est l'évolution de la représentation romanesque de la gitane à travers quatre ouvrages de littérature pour la jeunesse : deux traductions françaises, parues dans la Bibliothèque rose, d'un même roman britannique pour la jeunesse publié pour la première fois en 1950 : *Five fall into adventure* d'Enid Blyton⁵ – traductions datant respectivement de 1960 et de 2006 – et la présentation éditoriale d'un troisième roman publié par Cécile Roumiguière en 2011 : *Dans les yeux d'Angel*.

Ce qui est en jeu dans ces ouvrages est le fonctionnement et les fonctions du stéréotype non tant linguistique que culturel. La stéréotypie culturelle est l'association attendue d'un thème et d'un prédicat dans l'imaginaire collectif : ainsi du Marseillais qui parle haut et fort. Association qui, si on ne la dissimule pas, met en lumière la dialectique de contrainte et de liberté qui associe un sujet à sa langue et à sa culture : contrainte de la perception collective, liberté du regard individuel que l'on porte sur cette même perception collective. C'est dans cette tension qu'il faut aussi chercher la transculturalité, la construction du jeune lecteur en relation avec autrui. L'enjeu éducatif, on le voit, est de taille : il s'agit bien, exhibant le stéréotype notamment dans son rôle dans la communication, de lutter contre une forme de formatage intellectuel et contre une misère symbolique⁶ qui s'y rattache.

Commençons d'abord par rappeler très brièvement la matrice littéraire occidentale de la représentation romanesque de la gitane. Dans le discours d'un vieux gitan que rapporte en 1613 Cervantès, dans une « nouvelle exemplaire » (*La Petite Gitane*⁷), le mode de vie gitan est présenté, en parallèle avec la tradition utopique, comme un système cohérent destiné à mener au bonheur, qui ne se résume pas simplement à être l'inverse de celui du monde chrétien. Si le vol, par exemple, est permis, sont fondamentaux

⁵ Enid Blyton, *Five fall into adventure*, Hodder & Stoughton Ltd, 1950.

⁶ Nous reprenons ici le terme travaillé par Bernard Stiegler dans *De la misère symbolique*, Paris, Flammarion, coll. « Champs Essais », 2013, 406 p.

⁷ Cervantès, « La Gitanilla », dans *Novelas exemplares*, Juan de la Cuesta, Madrid, 1613.

en revanche le respect de l'amitié ou encore la condamnation de l'inceste. La tradition littéraire va s'emparer de cette cohabitation paradoxale entre un idéal pastoral et une thématique picaresque plaçant au premier plan le vol ou encore la saleté. Le discours que la littérature occidentale tient, à partir de là, sur les gitans repose sur les tensions provenant des divergences idéologiques. Ainsi la gitane suscitera-t-elle, comme personnage romanesque, un mélange de fascination et de répulsion, tantôt animalisée, tantôt déifiée, et ainsi sera-t-elle tour à tour décriée et défendue – en particulier au XIX^{ème} siècle.

Analysons maintenant nos exemples de littérature pour la jeunesse. Et en premier lieu celui des deux traductions françaises successives de la même aventure du *Club des Cinq*, série ancienne qui séduit toujours aujourd'hui de jeunes lecteurs, notamment par une nouvelle présentation éditoriale. Cette aventure des cinq amis met en scène une petite gitane, Jo :

- *Le Club des Cinq et les gitans*⁸, titre de 1960
- *Le Club des Cinq pris au piège*⁹, titre de 2006.

Un tableau comparatif, réalisé à partir du choix de deux extraits correspondant au même passage de l'oeuvre anglaise, permet de rendre compte des différences opérées.

⁸ Enid Blyton, *Le Club des Cinq et les Gitans*, traduction française, Hachette, Nouvelle Bibliothèque rose, Paris, 1960.

⁹ Enid Blyton, *Le Club des Cinq pris au piège*, traduction française, Hachette, les Classiques de la Rose, Paris, 2006.

Tableau comparatif

 <p>NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE ROSE LE CLUB DES CINQ ET LES GITANS PAR ENID BLYTON</p> <p>1960</p>	 <p>LES CLASSIQUES DE LA ROSE LE CLUB DES CINQ PRIS AU PIÈGE Enid Blyton</p> <p>2006</p>	 <p>FIVE FALL INTO ADVENTURE Enid Blyton</p> <p>1950</p>
<p>Mick sourit et commença à parler dans un anglais rapide qui paraissait à Claude aussi obscur que de l'hébreu. (p. 7)</p>	<p>Mick sourit. (...) Et il commence à parler en anglais si rapidement que Claude ne saisit qu'une phrase sur deux. (p. 9)</p>	<p>Dick laughed, waved his hands in the air and went off into a stream of quick french that sounded just like gibberish to George. (p. 11)</p>
<p>La gitane le regarda comme une esclave regarde un prince. « Cela m'est égal, dit-elle, je ferai n'importe quoi pour toi ; tu es bon ». Maria... (p. 94)</p>	<p>La jeune fille le regarde de ses yeux brillants. « Ce n'est rien, conclut-elle. Je ferai n'importe quoi pour toi ; tu es tellement gentil. Maria... (p. 96)</p>	<p>Jo looked at him as a slave might look at a king. « I don't mind », she said. I'd do anything for you, straight I would. You're kind. » (p. 93)</p>

Entre la version française de 1960 et celle de 2006 plusieurs différences apparaissent :

- le passé simple a été supprimé, remplacé par un présent qu'on suppose plus simple pour le lecteur, oubliant par là la « magie » de ce qu'on lit et ne comprend pas forcément¹⁰...

¹⁰ Nous en voulons comme exemple la formule du Petit Chaperon rouge : « tire la bobinette et la chevillette cherra ». Quel lecteur/auditeur l'a véritablement comprise au moment où il la lisait/écoutait ?

- des termes lexicaux, des comparaisons, ont été abandonnés : « aussi obscur que de l'hébreu », n'existe plus. « Bon » est remplacé par « gentil », alors précisément que la bonté, authentique trait de caractère et de comportement, n'a rien à voir avec la gentillesse qui est de façade. Mick est dans ce livre l'avatar des chrétiens conquis par le charme des gitanes, dont la littérature est pleine, à commencer par Esméralda, Carmen ou encore Consuelo... La traduction de 2006 va l'occulter.
- la comparaison « comme une esclave regarde un prince » a été supprimée, alors que le texte original en anglais la contient, remplacée par un pathétique « de ses yeux brillants » : que faut-il y voir ? La peur que le jeune lecteur, ou la jeune lectrice, comprennent des implicites dérangeants ? Le règne d'une bien-pensance politique et morale ?
- Le terme « gitane » a disparu, remplacé par celui de « jeune fille », comme si le terme était entaché de communautarisme, ou de mépris. Alors qu'au contraire tout montre, dans le livre de 1960, comme dans son titre, la volonté de reprendre le mythe littéraire de la belle gitane, que le XIX^{ème} siècle français a abondamment traité, et la dimension exotique qui s'y rattache. L'intérêt du livre de 1960 était d'ailleurs précisément d'amener les jeunes lectrices – ou lecteurs pourquoi pas, mais c'est un autre sujet sans doute – à souhaiter être des Jo, des gitanes, et à envier sa liberté (dans la première de couverture : la roulotte, la guitare, les cheveux courts) et sa beauté (dans la première de couverture : le rouge et le noir, le personnage au premier plan), à s'interroger sur ce souhait. La seconde traduction, dans son texte, dans son titre comme dans sa première de couverture, refuse de nommer le personnage, refuse d'en montrer la complexité dans l'expérience de la lecture, refuse de montrer la tension interne au stéréotype, et de ce fait ouvre la voie au préjugé en quoi il pouvait se transformer. Les éléments du mythe littéraire sont évacués. Ne reste qu'un récit produisant une morale affaiblie par les raccourcis qu'il emprunte.

Ainsi sur le triple plan littéraire, moral et esthétique, la nouvelle « traduction » a tout faux, empêchant son lecteur d'affronter le réel et un imaginaire collectif auxquels il est par ailleurs confronté constamment¹¹.

¹¹ N'oublions pas que le stéréotype – qu'il soit véhiculé ou contesté – reste un élément incontournable, linguistiquement mais aussi culturellement, de l'échange communicationnel entre interlocuteurs, parce qu'il est lié au principe d'économie, parce qu'il repose

Le changement de titre en est un révélateur impitoyable. Certes le titre français de 1960 avait pris ses distances avec le titre original de 1950, reprenant et assumant, dans cet ouvrage pour jeune public, tout l'arrière-plan littéraire de la figure bohémienne. En apparence on stigmatise moins en 2006 puisqu'on fait disparaître les éléments négatifs (saleté, vol, séduction diabolique, etc.) de la représentation des gitans, pour ne valoriser que le côté aventureux d'un « piège ». En réalité on stigmatise beaucoup plus et le texte ne fait plus apparaître la tension fascination-répulsion à l'égard des gitans. On a peur de la sottise supposée du lecteur tant sur le plan linguistique que sur le plan éthique... On est bien loin de la représentation du jeune lecteur qu'avait Michel Tournier¹², pour qui le jeune lecteur était au fond, dans sa démarche interprétative, plus fécond que le lecteur adulte.

Voyons maintenant la présentation éditoriale d'un autre livre, plus récent, consacré aux gitans : *Dans les yeux d'Angel*¹³, de Cécile Roumiguière, publié chez Castor Poche Flammarion en 2011. Voici la présentation du livre qui est faite par un site prisé de notes de lecture : Ricochet.

1- Présentation par l'éditeur

1-a Thèmes :

Interculturalité, Amitié, Europe, Différence, Racisme

1-b Résumé :

« Caroline a proposé d'inviter le nouveau à jouer à chat, mais on a tous grimacé : vraiment, ç'aurait été la honte de jouer avec ce garçon bizarre et si mal habillé. Laura a résumé la situation en lançant : – Laisse, c'est un gitan. »

Personne, dans la classe, ne voit d'un bon œil l'arrivée d'Angel. Surtout pas Camille ! Et dire que la maîtresse l'a placé à côté d'elle... Quand il s'agit de sauver une grenouille, Camille se retrouve au beau milieu du camp des Voyageurs. Là, elle découvre l'ampleur de ses préjugés : ils ne sont pas tous joueurs de guitare, ni menteurs, et encore moins voleurs. Et Angel, lui, n'est pas si facile à apprivoiser... »

sur une forme de connivence.

¹² Michel Tournier publie *Vendredi ou les limbes du Pacifiques* en 1967, et *Vendredi ou la vie sauvage* en 1971, chez Gallimard qui crée à cette occasion sa collection « jeunesse ». Selon Tournier lui-même, des deux ouvrages c'est celui de 1971 qui est le plus abouti, parce qu'il laisse une marge d'interprétation plus grande au lecteur et ne canalise pas sa lecture. Ce n'est donc pas tant la simplicité lexicale qui est en jeu que la liberté interprétative.

¹³ Cécile Roumiguière, *Dans les yeux d'Angel*, Père Castor Flammarion, Castor Poche, Paris, 2011.

2- L'avis de Ricochet :

« Angel est nouveau. Lorsque la maîtresse annonce qu'il sera placé à côté de Camille, la jeune fille n'est pas contente et n'a aucune envie de parler à ce gitan débarqué d'on ne sait où. Mais les préjugés et convictions de Camille vont s'envoler : Angel va lui faire découvrir sa vie et Camille va comprendre bien des choses.

Voleurs, joueurs de guitare, diseuses de bonnes aventures... les fausses informations circulent vite sur une communauté méconnue. Ce roman met bien en avant l'importance de ne pas avoir de préjugés et d'apprendre à apprécier la différence. Mais le texte est sans morale affirmée et c'est au lecteur qu'est laissée l'interprétation. Car, avant tout, l'histoire de Camille et d'Angel est celle d'une rencontre, poétique et magique. Riche et réaliste, le récit touchera sans doute de nombreux jeunes lecteurs, tout en leur faisant découvrir avec plaisir la culture gitane¹⁴. »

Que remarquons-nous ? Sans nous appesantir sur la langue employée, qui confirme ce que nous écrivions *supra*, voyons d'abord l'utilisation exclusive du terme « préjugés » dans les deux textes, mais aussi dans le premier texte le remplacement du terme « gitans » par celui de « Voyageurs » (substitution lexicale qui respecte les textes officiels certes), et dans le second texte la mise en avant explicite de la leçon de morale : il ne faut pas avoir de préjugés et il faut apprécier la différence. Le terme, vague, « apprécier » est révélateur à la fois d'un évitement de penser et en arrière-plan d'un relativisme culturel à terme dangereux par la mise sur le même plan de tout – nous voulons dire par là que toutes les différences ne sont pas « appréciables ». Il est difficile de (se) construire sa pensée et son identité à travers le seul prisme d'une morale conjuguée en outre à un relativisme culturel – la morale comme valeur universelle est bien évidemment nécessaire mais attelée au relativisme culturel, quelle force garde-t-elle en elle ? Ce prêt-à-penser, sur le rapport à l'autre notamment et à ses modes de vie, devient, parce qu'il est injonctif et posé comme non discutable, inefficace. Il n'induit chez le jeune lecteur aucune capacité à « s'intéresser à » mais au contraire une « résignation à », à penser comme on le lui dit. Tout se passe comme si la complexité du rapport à ce qui n'est pas soi était floutée par une morale de comportement existant sans réflexion préalable. L'adhésion du jeune lecteur se fait sans distanciation, sans appropriation réelle. Là est à notre

¹⁴ <<https://www.ricochet-jeunes.org/livres/dans-les-yeux-dangel>>, consulté le 13 septembre 2019.

sens le danger, dans une adhésion qui lui reste en réalité comme étrangère, tout comme lui restera étrangère ce qu'on lui présente comme la « culture » d'une « communauté » (donnée à lire comme autre que la sienne). Un « mur de verre¹⁵ » est érigé entre le jeune lecteur et l'autre, celui-qui-n'est-pas-lui, dont il est séparé de manière invisible mais irrémédiable.

Ainsi, dans ce livre, d'une autre manière, moins brutale que dans les choix de traduction opérés pour les aventures du *Club des Cinq*, le jeune lecteur est encore suspecté d'immatunité. Il est significatif, dans cette perspective, que le roman pour la jeunesse passe du personnage de la jeune gitane à celui du jeune gitan : on tourne le dos à l'exotisme littéraire de la représentation littéraire ambiguë de la gitane, autour de laquelle s'est construit le stéréotype, pour aller vers le prosaïsme de l'individu refusé par les autres d'une classe.

Ces deux exemples, pour rapide que soit leur analyse ici, permettent de montrer comment, aujourd'hui, un stéréotype culturel se trouve dénaturé en préjugé, plus facile à combattre. Contrairement au préjugé qui est condamnable d'avance et par nature, le stéréotype demande à être déconstruit patiemment et mis à distance en vue d'une appropriation distanciée. C'est en ce sens qu'il est utile, parce qu'il impose à celui qui le lit, et l'éprouve dans son expérience de lecteur, de questionner le monde et de trouver une rationalité à son comportement envers l'autre. Confondre le stéréotype avec le préjugé aboutit de fait à empêcher de réfléchir à ce qui l'a construit, ne demande ni de le déconstruire, ni de le dépasser, simplement de le refuser. Le message édifiant – qui est juste bien évidemment – contre le préjugé va de soi, porté par une langue simplifiée et présenté au nom de valeurs morales incontestables, qui mènent le jeune lecteur à une adhésion que la culpabilité – Camille « découvre l'ampleur de ses préjugés » est-il noté –, rend immédiate et entière, mais non questionnée, non culturante.

A terme, c'est bien le jeune lecteur qui se trouve menacé, parce qu'au départ on a méprisé son intelligence et sa capacité à discerner c'est-à-dire à séparer et reconnaître, à parler et penser, avec soi et avec les autres, de soi et des autres. De ce fait, on l'a replié sur lui-même et, finalement, on lui a refusé toute démarche transculturelle de lecture au sens où on en a fait un simple dépositaire de savoirs extérieurs (ici ce qu'il faut penser des gitans) dans un récit présenté comme « réaliste » en 2011, et non un critique et un interprète de ces mêmes savoirs véhiculés par un récit. Ce n'est donc pas la dimension édifiante du récit qui est en cause mais les moyens – linguistiques, culturels,

¹⁵ On voit, *mutatis mutandis*, ce que notre expression emprunte au « plafond de verre » des sociologues féministes.

éthiques – qu'on donne, par le choix même de la forme du récit, au jeune lecteur pour lui permettre de penser le monde.

La littérature pour la jeunesse est, avant tout, une littérature, c'est-à-dire qu'elle est, par essence en quelque sorte, inaugurale, provoquant une parole sur elle ou à côté d'elle, provoquant par là précisément chez son lecteur une démarche transculturelle. Cela ne l'empêche pas d'être édifiante, cela l'empêche juste de dériver vers un dressage intellectuel mortifère. Tous ses auteurs, ou ses prescripteurs¹⁶, ne l'ont pas forcément compris.

BIBLIOGRAPHIE

- Cambron, Micheline, Langlade, Gérard (dir.), *L'Événement de lecture*, Nota bene, Montréal, 2015.
- Demougin, Françoise, « Continuer la culture : le littéraire et le transculturel à l'œuvre en didactique des langues », dans Chantal Forestal (dir.) *Vers une approche transculturelle en didactique des langues-cultures*, *Éléments de linguistique appliquée* n° 152, Paris, Klincksieck, 2008, p. 411-428.
- Demougin, Françoise (dir.), *La didactique des langues-cultures à la croisée des méthodes*, Tréma n°30, IUFM de Montpellier-Montpellier 2, 2008.
- Forestal, Chantal, « L'approche transculturelle en didactique des langues-cultures : une démarche discutable ou qui mérite d'être discutée ? », dans Chantal Forestal (dir.), *Vers une approche transculturelle en didactique des langues-cultures*, *Éléments de linguistique appliquée* n° 152, Paris, Klincksieck, 2008, p. 393-410.
- Jouve, Vincent (dir.), *L'Expérience de lecture*, Paris, L'Improviste, 2005.
- Stiegler, Bernard, *De la misère symbolique*, Paris, Flammarion, coll. « Champs Essais », 2013.

Oeuvres citées

- Blyton, Enid, *Five fall into adventure*, Hodder & Stoughton Ltd, 1950.
- Blyton, Enid, *Le Club des Cinq et les Gitans*, traduction française, Paris, Hachette, Nouvelle Bibliothèque rose, 1960.

¹⁶ Qu'il s'agisse des éditeurs ou de l'institution scolaire ou des parents, qui constituent le premier public cible en réalité de la littérature pour la jeunesse. En ce sens la communication littéraire pour la jeunesse est un trope communicationnel qui a deux destinataires : le public adulte qui va filtrer l'ouvrage, et le jeune public qui va être désigné comme son seul lecteur.

- Blyton, Enid, *Le Club des Cinq pris au piège*, traduction française, Paris, Hachette, les Classiques de la Rose, Hachette, 2006.
- Cervantès, « La Gitanilla », dans *Novelas exemplares*, Madrid, Juan de la Cuesta, 1613.
- Roumiguière, Cécile, *Dans les yeux d'Angel*, Paris, Père Castor Flammarion, Castor Poche, 2011.

